



N° SAU/105 - 13 décembre 1971

ISLAM

R. Caspar

Religion monothéiste et prophétique, née au VII^e siècle et répandue surtout en Asie et en Afrique ; environ 450 millions de fidèles.

I - NAISSANCE DE L'ISLAM : MOHAMMED ET LE CORAN

Au début du VII^e siècle, l'empire byzantin est en lutte continuelle et épuisante avec l'empire perse (capitale Ctésiphon, près de la Bagdad actuelle), de religion mazdéo-zoroastrienne. La péninsule arabique reste fondamentalement païenne et polythéiste (culte des pierres dressées, avec devins, hauts-lieux...) Mais le Judaïsme rabbinique, descendu de Palestine, s'est fortement implanté dans les grosses oasis du nord et le Christianisme s'y avance de toutes parts : moines égyptiens au nord-ouest, tribus vaguement christianisées (jacobites) au nord-est, Nestoriens à l'est, Byzantins et Éthiopiens au sud. Donc, un Christianisme en expansion, mais _divisé en multiples sectes, souvent superficiel et marginal, nourri surtout des évangiles apocryphes.

MOHAMMED (francisé en Mahomet) naît vers 570 à La Mekke, cité commerçante et carrefour de caravanes au milieu de la côte occidentale de l'Arabie. Orphelin à six ans et pauvre, il est recueilli par son grand-père, puis par son oncle Abou Tâleb. Il l'accompagne sur les routes des caravanes, vers la Syrie et l'Iraq christianisés. Il épouse, vers 600, une riche veuve, Khadidja, et devient un commerçant aisé. Vers 610, au cours de méditations dans une grotte des environs de La Mekke, il lui semble recevoir d'un envoyé divin (Gabriel ?) l'ordre de prêcher le monothéisme à son peuple. Cette "prédication" (qur'ân, francisé en Coran), divisée en chapitres ou "sourates", se poursuivra pendant vingt ans, jusqu'à sa mort. On en distingue deux grandes périodes, mekkoise et médinoise, selon que la prédication a lieu à la Mekke ou à Médine, la première étant elle-même divisée en trois sous-périodes.

La première période mekkoise (vers 610-615) est d'abord une revendication de justice sociale en faveur des pauvres, des orphelins, des opprimés, contre les riches commerçants injustes, usuriers, fraudeurs... (sourates 83, 89, 90, 92, 93, 104, 107...). Pour les convaincre de pratiquer la justice, le Coran prêche la fin du monde, la résurrection des morts, le Jugement où tous actes seront pesés, la punition des injustes en enfer et la récompense des justes au Paradis, avec ses joies surtout sensibles, mais aussi avec la vision de Dieu (75,22-23). Le tout est dominé par l'appel à n'adorer que le Dieu unique, roi du jour du Jugement, ni engendrant, ni engendré (sour. 112 et 1). Ces premières prédications rencontrent une certaine audience dans la famille du prophète (sa femme Khadidja, son jeune cousin Ali) parmi quelques notables (Abou Bekr, Othmân) et surtout dans les classes humbles. Mais les aristocrates mekkois s'y opposent et font subir à Mohammed et à ses premiers fidèles des brimades, sinon de véritables persécutions. Le Prophète envoie une partie de ses fidèles se réfugier en Abyssinie chrétienne.

La deuxième période mekkoise (vers 615-619) est dominée par les récits concernant les prophètes antérieurs. Ces récits, tirés pour la plupart de la tradition biblique, authentique ou apocryphe, sont tous coulés dans un même moule : Dieu choisit dans un peuple un homme, issu de son sein et parlant sa langue ; il l'envoie prêcher le monothéisme à ce peuple ; celui-ci refuse, sauf un petit nombre, de croire à ce prophète et le persécute ; mais Dieu intervient, sauve son prophète et châtie ce peuple impie. Ce schéma n'est autre que l'expérience personnelle de Mohammed projetée sur les prophètes antérieurs. Le but de ces récits prophétiques est donc d'abord apologétique : avertir les Mekkois du châtement qui les attend s'ils ne cessent de refuser la mission de Mohammed. Ils ont aussi un but historique : enraciner le message coranique, qui n'est pas une "nouveau", dans la tradition religieuse de l'humanité. Enfin, un but moral d'édification : offrir aux auditeurs une galerie de portraits de croyants modèles, que furent les anciens prophètes.

On dénombre 26 "prophètes" dans le Coran : Adam, Noé (Nûh), Abraham (Ibrâhim), Isaac (Ishâq), Ismaël (Ismâ'îl), Loth--(Lût), Jacob (Ya'qûb), - Joseph (Yûsuf), Moïse (Mûsâ), Aaron (Hârûn), David (Dâwûd), Salomon (Sulaymân), Elie (Ilyâs), Elisée (Al-Yasa'), Job (Ayyûb) , Dhû l-Kifl (Josué ?), Jonas (Yûnus ou Dhû l-Nûn), Idris (Enoch ?), Zacharie (Zakariyyâ), Jean-Baptiste (Yahyâ), Marie (Maryam), Jésus (Îsa ou 'Aïssa) et Mohammed, auxquels s'ajoutent trois "envoyés" tirés de traditions purement arabes : Hûd, Sâlih et Chu'ayb.

Parmi tous ces prophètes, quatre ont une place éminente : Abraham, le héraut du monothéisme (21, 48-70), soumis à Dieu jusqu'à être prêt à sacrifier son fils (37, 99-113), père de la lignée prophétique (4, 54), fondateur du culte mekkois (2, 126-135), père des musulmans (3, 68 ; 22, 78) et annonciateur de Mohammed (2, 128-129) ; Moïse, à qui Dieu a parlé au buisson ardent et au Sinai, qu'il a envoyé avec son frère Aaron au Pharaon d'Egypte pour le convaincre, grâce au miracle des bâtons changés en serpents, de laisser son peuple sortir d'Egypte (20, 7-79 ; 26, 10-68). Jésus, annoncé par Jean-Baptiste, né sans père de la Vierge Marie, envoyé aux fils d'Israël pour leur rappeler le monothéisme, auteur de miracles éclatants (guérir les malades, ressusciter les morts), renié par les Juifs qui veulent le crucifier, mais sauvé par Dieu qui l'élève au ciel, d'où il reviendra à la fin des temps comme signe de l'heure du Jugement (3, 33-63 ; 4, 156-159 ; 5, 110-120 ; 19, 16-37 ; 43, 61-65 ; 61, 14...) il est un des plus grands prophètes, appelé Verbe de Dieu et Esprit de Dieu (4, 171), mais ni Dieu, ni fils de Dieu (5, 72-73, 116 ; 9, 30 ; 19, 34-35) et il a lui aussi annoncé la venue de Mohammed (61, 6). Marie, elle, est née miraculeusement de parents stériles, a été consacrée à Dieu dès le sein de sa mère, a été élevée dans le temple sous la garde de Zacharie et a cru aux paroles de l'ange lui annonçant qu'elle serait mère de Jésus en restant vierge ; elle est définie vierge et croyante (3, 35-47 ; 19, 16-21 ; 21, 91 ; 66, 12...). Mohammed s'inscrit au terme de cette lignée de prophètes, dont il est le sceau (33, 40) ; simple mortel, il élude le défi de faire des miracles, son seul rôle étant de transmettre fidèlement le Coran, Parole de Dieu et miracle par chacun de ses versets.

Parmi ces prophètes, quatre ont, pour mission de transmettre une Ecriture révélée. En réalité, il n'y a qu'une Ecriture, Parole éternelle en Dieu, qui est révélée en éditions successives au cours des temps mais toutes identiques : sous forme de Torah (le Pentateuque) par Moïse aux Juifs, sous forme de Psaumes (zabur) à David, sous forme d'Evangile (Injil) par Jésus aux Chrétiens, enfin sous forme de Coran en pur arabe par Mohammed pour les Arabes jusqu'alors "sans écriture" (ummi-s), et pour tous les hommes.

Cette prédication rencontre un succès et une opposition croissantes, avec un essai avorté de mise au ban de la tribu contre Mohammed et ses disciples. Mais la troisième période mekkoise (619-622) verra l'échec provisoire de la prédication à La Mekke. L'an 619 est sombre, qui voit la mort de Khadidja, l'épouse forte, et celle de Abou Tâleb, l'oncle protecteur. Un essai de prédication hors de La Mekke, à Tâ'if, échoue. Par contre, des Djinns, sorte d'esprit intermédiaire entre l'homme et l'ange, se convertissent (sour. 72) et, une nuit, Mohammed se voit transporté par Dieu de La Mekke à Jérusalem, et de là au ciel, où il s'approche de l'enceinte divine "à deux portées d'arc ou plus près encore" (17, 1, 53 1-18). Le thème essentiel de cette période est la Toute-Puissance de Dieu, qui fait vivre ou mourir, être croyant ou impie. Mais l'homme reste libre et responsable de croire ou d'être impie (10, 40-45 ; 17, 84 ; 107 ; 13, 11 ; 8, 53). La foi reste un don de Dieu (6, 122-125 ; 39, 22). Devant l'hostilité des Mekkois, Mohammed décide d'émigrer à Médine, grosse oasis à 200 kms au nord de La Mekke ; où deux tribus arabes, en conflit avec trois tribus juives, l'invitent à résider. Cette "émigration" (hégire), le 20 septembre 622, marque le début de l'an un de l'ère musulmane.

A Médine, Mohammed, rejoint peu à peu par ses fidèles de La Mekke, les "Emigrés", est accueilli par les arabes médinois qui se font ses "Auxiliaires". Pendant dix ans, il mène la "guerre sainte" contre les polythéistes mekkois, avec victoires et revers alternés : victoire de Badr (624), défaite de Ohod (625), demi-succès de la "guerre de fossé devant Médine assiégée (627), marche sur

La Mekke sans y entrer (628), enfin prise de La Mekke (630), avec des expéditions au nord et au sud de l'Arabie. Dès lors, toutes les tribus d'Arabie se rallient à lui, plus ou moins sincèrement. Une délégation des Chrétiens de Nâjrân, au nord du Yémen actuel, vient le trouver à Médine, au début de 632, et reçoit un traitement de faveur. Il meurt le 8 juin 632, d'une pleurésie ou d'un empoisonnement par une captive juive. Il laisse neuf épouses officielles sur les treize ou quatorze qu'il a eues, dont les plus célèbres sont : Aïcha, Hafsa et Zaynab, sans compter les épouses provisoires et les concubines, dont Marie la Copte, une chrétienne. Mais il ne laisse aucun descendant mâle, n'ayant eu que des filles qui aient vécu, dont Fâtima, épouse de son cousin Ali.

La doctrine de la période médinoise est dominée par trois préoccupations la guerre sainte contre les Mekkois, qui donne aux sourates de cette époque un ton belliqueux (voir sourates 8, 48, 110...) ; l'organisation de la nouvelle communauté groupée autour de Mohammed, qui occupe de longs versets en législation précises concernant les mariages, les héritages et les contrats... et qui fait de Mohammed le chef spirituel et temporel d'un État théocratique ; enfin le conflit doctrinal et guerrier avec les "Gens de l'Écriture", les Juifs surtout, et secondairement les Chrétiens. Face aux Juifs de Médine, dont il expulsera deux tribus et exterminera la troisième, face aux Chrétiens aussi, Mohammed se voit refuser le titre de prophète et l'authenticité de son Écriture, le Coran. Il réplique alors que, si les Écritures des Juifs et des Chrétiens ne concordent pas avec la sienne, c'est que les premières ont été falsifiées (tahrif) par leurs détenteurs. Il entend être l'authentique héritier d'Abraham, "qui n'était ni juif ni chrétien" (2, 111). De même, il fera l'éloge de Jésus, de Marie, du monachisme (57, 27) et des Chrétiens doux et humbles (3, 119), mais il leur reproche de croire en trois Dieux (Allah, Jésus et Marie ? 5, 116), d'être divisés et de refuser son message. Finalement, si les Musulmans doivent croire à tous les prophètes et aux Écritures antérieures (2, 136-137), et si les Juifs et les Chrétiens peuvent conserver leurs rites à condition de payer un tribut spécial et de rester "petits" (9, 29), il est nécessaire et suffisant pour tous de croire en un seul Dieu et en Mohammed, le "sceau des prophètes" qui les récapitule tous, sur l'autorité du Coran, ultime édition de l'Écriture et critère de vérité de toutes les autres qu'il réassume (3, 23 ; 98, 1...). L'Islam, qui fait de tous les musulmans des frères (49, 10), est la seule vraie religion (3, 19, 110 ; 61, 9) ; elle est complète (5, 3), définitive et universelle (9, 33 ; 48, 28).

II - EXPANSION DE L'ISLAM. HISTOIRE ET DIFFUSION ACTUELLE

La mort du Prophète trouve les musulmans désorientés et divisés en partis : la famille du Prophète groupée autour de "Ali et Fatima", les Émigrés groupés autour de Abou Bekr et Omar, les Auxiliaires médinois, et les patriciens mekkois, convertis en dernier, avec "Othman, Abou Sofyân et son fils Mo'awiyya". Les Émigrés font élire Abou Bekr comme premier "calife" (lieu-tenant et successeur de Mohammed). Sous son califat (632-634), les tribus arabes mal soumises se révoltent et sont difficilement réduites. Omar lui succède (634-644), organise l'État et lance les armées musulmanes pour une foudroyante expansion. La Syrie-Palestine est conquise en 636, l'Iraq en 638, l'Égypte en 640-642, avec des raids plus à l'Ouest. Sous Othman (644-656), l'Asie mineure en partie et l'Arménie sont conquises, tandis que des dissensions internes se font jour. Elles éclatent sous Alî (656-661), élu après l'assassinat de Othman par un musulman et récusé par Mo'awiyya, gouverneur de Damas. Les deux prétendants s'affrontent à Siffin en 658 et, à la suite de l'arbitrage d'Adroh, Mo'awiyya est reconnu comme calife. La Communauté se scinde alors définitivement en trois branches : les Sunnites, qui suivent Mo'awiyya et sa famille les Omeyyades ; les Chi'ites, qui restent fidèles à Ali et à la famille du Prophète, les Kharijites, qui se séparent des uns et des autres. Ali est assassiné en 661 et son fils Husayn est battu et tué à Kerbela en 680.

Le califat Omeyyade (658-750), avec Damas pour capitale et un style de royauté arabe", institue le califat héréditaire, organise l'administration et poursuit les conquêtes : le Maghreb en 670-682, l'Espagne et la France jusqu'à Poitiers (732) d'une part ; l'Iraq, l'Inde (Pakistan occidental actuel), la Transoxiane (sud de l'URSS actuelle) et le Turkestan chinois d'autre part. Mais les révoltes de Kharijites et de Chi'ites en Iraq, et de puritains médinois, sont difficilement réprimés. Finalement, cette poussée piétiste aura raison du dernier Omeyyade, tué en 750, tandis qu'un prince de la dynastie pourra s'enfuir et aller fonder en Espagne un califat Omeyyade indépendant (756-1031).

Le califat Abbasside (750-1500) prend la relève, transporte la capitale à Bagdad et fait régner, pendant cent ans, un ordre basé sur les élites religieuses et les traditions "Grand Roi" persan. C'est l'âge d'or de la civilisation arabo-musulmane, avec le développement des sciences religieuses et profanes (philosophie, médecine, mathématiques, astronomie, histoire, géographie...), sous l'influence des traductions en arabe des œuvres majeures de la civilisation grecque. À partir du milieu du IX^e siècle, la prépondérance des préteurs turcs et des émirs persans, véritables "maires du palais", les

crises sociales et les révoltes internes désagrègent l'empire en provinces plus ou moins indépendantes. L'Empire est menacé à l'Ouest par la poussée des Fatimides chi'ites, partis du Maghreb (Mahdia, en Tunisie actuelle) et installés au Caire en 973, ainsi, que par les Croisades, (XIè-XIIIè siècles), et à l'Est par les Mongols de Gengis-Khan et Tamerlan (XIIIè-XIVè siècles), qui prennent et pillent Bagdad en 1257. L'empire est alors dirigé, après les Turcs seldjoukides, par les Ayyoubides (Saladin 1169-1193), puis par les Mamelouks d'Égypte, qui refoulent Croisés et Mongols et accueillent au Caire le calife abbasside. Pendant ces siècles, le Maghreb et l'Espagne musulmane connaissent les puissantes poussées des Almoravides partis du Sahara marocain (1053-1147) puis les Almohades partis du Maroc (1162-1275), qui étendirent leur pouvoir à l'ensemble du Maghreb et de l'Espagne. Mais ce califat se désagrégea ensuite en dynasties locales et l'Espagne fut définitivement perdue, "reconquise" par les rois chrétiens d'Aragon et de Castille (prise de Grenade en 1492).

Le califat Ottoman (1500-1924), fondé par les Turcs d'Anatolie, fera régner pendant quatre siècles son lourd pouvoir militaire et administratif sur tout le monde musulman, à l'exception de la Perse des Séfévides et de l'Inde des Mogols. Ils prennent Constantinople en 1453 et y installent leur capitale ; puis ils poussent jusqu'au centre de l'Europe (sièges de Vienne en 1530 et 1683), soumettant tous les Balkans. Ils sont ensuite refoulés progressivement. A partir du XIV^e siècle l'Islam s'étend en Indonésie et à l'Afrique sub-saharienne.

Avec le débarquement de Bonaparte en Égypte (1798), l'Occident prend l'offensive et étend son empire colonial, au cours des XIX^e et XX^e siècles, à tous les pays musulmans, à l'exception de l'Arabie, de l'Afghanistan et de la Turquie. Le califat ottoman est aboli par Mustafa Kémal en 1924. Après les deux guerres mondiales, les mouvements anti-colonialistes, plus ou moins violents, redonnent à chaque pays musulman son indépendance nationale, tout en maintenant entre ces pays des liens plus ou moins étroits au sein des diverses organisations panarabes ou panislamiques, et en instaurant des régimes divers, depuis la monarchie autoritaire jusqu'aux républiques socialistes. Le conflit avec l'État d'Israël, depuis 1947, ravive et perturbe à la fois les liens entre les pays musulmans.

Actuellement, le monde musulman se présente en deux cercles concentriques : les pays arabomusulmans et les pays musulmans non arabes. Le monde arabomusulman comprend l'Arabie ; les Yémen et les États du Golfe Persique (13 millions de musulmans), le Proche-Orient (Irâq, Syrie, Liban 50 % et en Israël : 9 millions) l'Égypte (25 à 30), le Soudan (8), la Lybie (2) et le Maghreb (Algérie 10, Tunisie 4, Maroc 10). Le monde musulman non arabe y compris les pays à majorité ou minorité musulmane comprend en Asie : les républiques Soviétiques du Sud de l'URSS (25), la Turquie (25), l'Iran (20), l'Afghanistan (15), le sous-continent Indien (Pakistan 70, Inde 50, Ceylan et la Birmanie 1), l'Indonésie (90) les pays malais (3), la Thaïland, l'Indochine et les Philippines (2), les musulmans de Chine, surtout au Sin-Kiang (10) ; en Afrique sub-saharienne ex-française (10), ex-anglaise, occidentale et orientale (20) et ex-italienne (Somalie, Érythrée, Éthiopie) (5) ; en Europe balkanique, surtout en Yougoslavie (2), Albanie (1) et Bulgarie (1), mais aussi en Grèce, Chypre, Roumanie, Hongrie, Pologne, Finlande, soit 4 à 5 millions de musulmans européens. Enfin l'émigration musulmane en Europe occidentale soit plus d'un million et la diaspora dans les deux Amériques et en Australie.

La progression du monde musulman est surtout d'ordre démographique, d'autant que presque tous les pays musulmans font partie du Tiers-Monde afro-asiatique. Mais on note une poussée missionnaire plus ou moins rapide en Afrique sub-saharienne et des missions, surtout Ahmadiyya, en Europe et en Amérique.

Sur le plan religieux, ce monde musulman est réparti entre les trois grandes branches de l'Islam : les Sunnites, qui forment l'écrasante majorité (plus de 90 %) les Chi'ites en Iran (religion d'État), au Nord de l'Inde et en quelques îlots, et les Kharijites en petites minorités au Sahara algérien (Ghardaïa), "sud-tunisien et Tripolitaine et en Arabie (un million au plus). L'Islam est religion d'État dans presque tous les pays arabomusulmans (exceptions : le Liban et, récemment la Syrie) et dans plusieurs pays musulmans non arabes totalement ou majoritairement musulmans (Mauritanie, Turquie, Pakistan...).

III - LA DOCTRINE DE L'ISLAM.

LES SCIENCES RELIGIEUSES MUSULMANES.

La base en est et en sera toujours le Coran, parole de Dieu révélée au Prophète Mohammed et transmise fidèlement par lui. Au Coran s'ajoute le Hadith (traditions), paroles ou comportements du

Prophète, transmis par une chaîne ininterrompue de garants au cours des générations, et qui témoigne de la coutume (sunna) du Prophète, norme de la foi et des mœurs pour tous les croyants. Coran et Hadith sont les bases de la foi musulmane correspondant à notre "donné révélé". Lorsque des problèmes nouveaux se posent et requièrent une interprétation du donné révélé, l'Ijmâ' (accord unanime des docteurs de la Loi, ou fuqaha') sert de succédané à notre Magistère et pourrait permettre les évolutions nécessaires.

Les premières sciences religieuses qui se développèrent en Islam sont le Hadith, le Tafsîr et le Fiqh. La science du Hadith consiste à mémoriser et à colliger en recueils les dires et les faits du Prophète. Ce fut longtemps la "science" par excellence, pour laquelle on parcourait, jusqu'en Chine, les lieux où avaient vécu et où étaient morts les Compagnons du Prophète, et qu'on se transmettait de maître à disciple. La science du Tafsîr est celle du commentaire du Coran en expliquant grammaticalement ses termes, en recherchant les circonstances de la révélation de tel verset et en dégagant le contenu doctrinal et moral, souvent au moyen du Hadith. La science du fiqh est celle du Droit religieux. Elle détermine les devoirs du musulman dans toutes les circonstances de sa vie. Elle déduit ces devoirs à partir du Coran, du Hadith, de l'ijma', auxquels s'ajoutent l'intérêt commun (istislâh), le jugement personnel (ra'y), le principe d'analogie (qiyas). Ses principaux chapitres sont les cinq "piliers" de l'Islam : la profession de foi monothéiste (chahada) : "Je témoigne qu'il n'y a de divinité que Dieu et que Mohammed est l'Envoyé de Dieu" ; la prière rituelle (salât) cinq fois par jour, à l'aube, à midi, dans l'après-midi, au coucher du soleil et la nuit tombée, avec les ablutions plus ou moins complètes qui doivent la précéder, et la prière communautaire à la mosquée le vendredi ; l'aumône (zakat) aux pauvres, autrefois la dîme des biens ; le jeûne du mois de Ramadan, du lever au coucher du soleil ; et le pèlerinage à La Mekke (hajj), au moins une fois dans sa vie, si on en a les moyens. Mais le fiqh s'étend aussi à de multiples autres matières : mariages, successions, contrats, prix des denrées... Il tient en Islam une place centrale, le fâqih (jurisconsulte) jouant un peu le rôle du théologien en Christianisme. Pendant les deux premiers siècles de l'Islam, l'élaboration du fiqh fut intense et marquée d'une certaine liberté. Quatre écoles ou rites juridiques y naquirent, entre lesquelles se répartit encore aujourd'hui le monde musulman (sunnite) : le rite malékite, très strict, fondé par Malik b. Anas, (mort en 795) de Médine, répandu surtout au Maghreb ; le rite hanéfite, plus large, fondé par Abou Hanifa (n. 767) irakien, répandu chez les Turcs ; le rite Chaféite, assez strict, fondé par Chafi'i (m. 820) égyptien, répandu en Egypte ; et le rite Hanbalite, le plus rigoriste, fondé par Ahmed b. Hanbal (m. 855) irakien, répandu en Arabie. Après la mort de ces quatre "imam-s" (chefs d'école), on considéra que "la porte de la réflexion personnelle" (bab al-ijtihâd) était fermée et qu'on devait se contenter d'appliquer et de commenter les élaborations du passé. Une des principales requêtes de l'Islam moderne est la réouverture de cette porte, et elle est largement en cours.

La théologie musulmane ('ilm al-kalâm ou 'ilm al-tawhîd) est loin d'avoir la place de la théologie en Christianisme. C'est que la tendance profonde de l'Islam est "fondamentaliste" ; se nourrir de la "possession pacifique de la foi", en s'imprégnant du Coran et du Hadith, et en se méfiant d'un usage immodéré de la raison comme d'une atteinte au Mystère de Dieu transcendant. Cependant de graves problèmes étaient posés par la vie de la Communauté, tandis que les attaques des ennemis de la foi, internes et externes, exigeaient de montrer le bien-fondé des dogmes orthodoxes. La théologie musulmane est d'abord une apologétique, à tendances rationalisantes, au moins sur le plan formel.

Les premières discussions et les premières tendances théologiques furent suscitées par le scandale de l'écart entre l'idéal moral du Coran et la conduite de certains musulmans, à propos du meurtre de 'Othmân, (656) et du style princier des califes omeyyades. D'où le problème du lien entre la foi et les œuvres : le musulman gravement pécheur est-il encore croyant ou déjà infidèle ? Et quelle est sa responsabilité si Dieu crée tout, y compris nos actes ? D'autre part, si le Coran est Parole de Dieu éternelle, peut-on dire pour autant que l'écriture et la récitation du Coran sont aussi éternelles et créées ? Une première tendance, celle des Qadarites, opta pour le pouvoir de l'homme sur ses actes, tandis qu'une autre, celle des Jabarites, attribua à Dieu un pouvoir "contraignant" sur l'homme. Au sujet du statut du croyant pécheur, les Kharijites extrémistes en faisaient un infidèle destiné à l'enfer et dès ici-bas à l'exécution, tandis que la majorité des Sunnites "renvoyaient" (d'où le nom de Murji'ites) à Dieu son jugement et le considéraient ici-bas comme un croyant, auquel on doit obéissance s'il détient l'autorité.

La première école théologique digne de ce nom, le Mo'tazilisme, naît au IX^e s. en Irâq, à Basra et à Bagdad. Sous l'influence de la philosophie grecque traduite en arabe, surtout de la logique d'Aristote, de vigoureux penseurs musulmans élaborèrent, à partir du Coran, une théologie teintée de rationalisme : la raison peut démontrer l'existence de Dieu avant la révélation ; Dieu est incorporel et les versets anthropomorphiques du Coran sont à interpréter allégoriquement ; Dieu ne fait que le bien, le mal venant de l'homme qui est libre et "créateur" de ses actes. ; la foi exige les œuvres et le

musulman pécheur non repentir ira en enfer éternel. Cette école, d'abord soutenue et imposée par le Calife, se heurta à l'opposition piétiste et littéraliste du peuple et des fuqahâ' (jurisconsultes), menés par l'Imâm Ahmed b. Hanbal. Le Hanbalisme triompha en 848, le pouvoir califal cédant à sa pression, et imposa son littéralisme hostile à tout emploi de la raison : "Ne dire de Dieu que ce que Dieu lui-même (dans le Coran) et son Prophète dans le Hadith en ont dit". Ce fut et cela resta longtemps la vague de fond de l'Islam.

Pour combler le vide entre le littéralisme hanbalite et le rationalisme mo'tazilite, l'école Ach'arite, fondée par Ach'arî (m. 935) à Bagdad, tenta une "voie moyenne". Cette école est illustrée, du X^e au XV^e siècle, par les principaux théologiens de l'Islam : Bâqillâni (m. . 1013), Juwaynî (m. 1085), le grand Ghazâlî, l'Algazel du Moyen-Age, (m. 1111), Fakhr al-Râzî (m. 1209), Jurjânî (m. 1413), etc... Au cours des siècles, cette théologie s'équipe davantage de philosophie grecque, logique et métaphysique. Ses manuels sont assez stéréotypés. Après de longs préambules philosophiques sur la connaissance, ils traitent de Dieu, surtout des noms et attributs divins, dont le premier est l'existence, prouvée à partir surtout de la contingence du monde, puis son unicité, sa science, sa toute-puissance, sa transcendance ("dissemblance d'avec les créatures") etc... ; on y aborde les problèmes discutés : distinction entre l'essence et les attributs divins, Parole de Dieu dans le Coran incréée ou créée (incréée en Dieu, créée en l'homme)... Les Anges, les démons et les djinns sont parfois l'objet d'un traité spécial. Les Prophètes et les Écritures sont abondamment étudiées, surtout le "miracle prophétique" (mu'jiza) nécessaire pour prouver la mission du Prophète, et qui est, dans le cas de Mohammed, l'inimitabilité (l'jâz) littéraire du Coran, ainsi que la "falsification" (tâhrif) du texte ou de l'interprétation des Écritures juives et chrétiennes. L'acte humain, sa production par Dieu, sa liberté, sa qualification morale, sont l'objet de discussions compliquées ; l'accent est mis, dans l'Ach'arisme, sur la Toute-Puissance de Dieu qui crée et recrée à chaque instant et directement tous les êtres (atomisme occasionnaliste), ne laissant nulle place à la permanence et à la causalité dans la créature.

L'homme n'est que le "lieu" de l'action créatrice de Dieu, qui fait le bien et le mal dans l'homme, mais qui "attribue" (kasb, iktisâb) l'acte à l'homme. Ce qui permet à ces théologiens de dire que Dieu fait le mal dans l'homme, mais c'est l'homme qui est mauvais et justement puni, puisque Dieu lui attribue ce mal. L'eschatologie enfin précise les étapes de la fin du monde et de l'homme : mort de tout homme, châtement de l'impie dans le tombeau, fin générale du monde, résurrection de tous les morts, le Jugement universel, la rétribution des bons et des mauvais par le paradis ou l'enfer, avec de nombreux détails sur ces lieux.

Cette théologie ach'arite, sclérosée depuis le XV^e siècle, est renouvelée pas la "renaissance" (nahda) du XIX^e s., sous l'impulsion primordiale du cheikh Mohammed 'Abdoh (m. 1905), fondateur, avec son disciple plus conservateur Rachîd Rida (m. 1935) de l'école réformiste du Salafisme (retour aux sources et aux "pieux Anciens"). M. 'Abdoh reprend les thèses essentielles des Mo'tazilites sur le rôle de la raison ("L'Islam est la religion de la raison et de la science"), la nécessité des œuvres pour la foi, la liberté et la responsabilité de l'homme, ainsi que la lutte contre les "innovations" qui ont déformé l'Islam, surtout le culte des "Saints" et les confréries religieuses musulmanes. Actuellement, cette école du Salafisme a perdu son élan initial et est retombée dans un conservatisme à tendances apologétiques, cultivé surtout dans les Grandes Mosquées (sorte de Grands Séminaires musulmans) et chez les Oulémas Algériens fondés par Ben Badîs (m. 1940).

Les tendances actuelles du monde musulman sont très diverses. Le fond de la population reste assez conservateur, sous l'emprise des chefs religieux traditionnels (cheikhs), mais la scolarisation intense, accompagnée d'un programme d'enseignement religieux souvent renouvelé, prépare des générations de jeunes plus ouverts et plus critiques. L'intégrisme hanbalite, relayé à partir du XVIII^e siècle par le Wahhabisme de l'Arabie Saoudite, est fortement représenté par le mouvement extrémiste des Frères Musulmans, fondés en Égypte par Hasan al-Banna (assassiné en 1949), qui refusent toute influence de l'Occident et veulent restaurer l'État théocratique de Médine au 1^{er} siècle musulman. L'esprit du Mo'tazilisme a la faveur générale des élites cultivées au Maghreb, au Pakistan... et en Orient. Le Réformisme salafi est dans une impasse, car l'influence de la culture et de la philosophie occidentale ainsi que les nécessités du développement économique et humain, suscite un modernisme qui tend à adopter non seulement les techniques et les modes de vie de l'Occident, mais aussi ses idéologies, quitte à interpréter le Coran et les Traditions en fonction des besoins actuels. Ainsi, la Tunisie a aboli la polygamie et tente de réformer les pratiques culturelles, en particulier le jeûne du Ramadan. Des voix s'élèvent en faveur d'une séparation du spirituel et du temporel, de l'État et de la religion, en Syrie par exemple. Des essais sont en cours, pour une notion de la prophétie et de la révélation scripturaire, qui ferait droit aux exigences de la critique scientifique, au Pakistan, en Égypte et au Maghreb. On ne peut parler encore de véritable école dans ces domaines, et les penseurs

musulmans modernes travaillent chacun de leur côté. Mais le mouvement est en route ; l'Islam est à la recherche d'une nouvelle théologie et d'un nouvel humanisme.

Pour compléter ce tableau de la vie culturelle et religieuse de l'Islam au cours des siècles, il faudrait pouvoir parler longuement du courant mystique (tasawwuf, francisé en "soufisme"). Né dès les premiers siècles avec le sage Hasan al-Basrî (m. 728) et l'admirable femme Râbi'a (m. . 801), "chantre du pur amour de Dieu", il devient avec Bistami (m. 857), le "rude ascète du Khorâsân", une recherche de l'unique existence de Dieu qui remplace celle du mystique et lui permet de s'exprimer comme Dieu. Il culmine avec Hallâj le "martyr mystique de l'Islam" (L. Massignon), intercis et mis au gibet en 922 pour avoir proclamé l'union d'amour avec Dieu. Tandis que les auteurs orthodoxes comme Qochayrî et le grand Ghazali réconcilient, au XI^e s., le soufisme avec l'orthodoxie, en sacrifiant son sommet, union d'amour, les soufis ultérieurs s'imprègnent de philosophie platonicienne, à partir de Ibn 'Arabî (m. 1240), font de la mystique une gnose consistant à prendre conscience que, puisque Dieu seul existe, tout ce qui existe est Dieu, et aboutissent à un monisme de l'être, sinon au panthéisme. Cette ligne mystique sera orchestrée par les très grands poètes que furent entre autres l'égyptien Ibn al-Farid (m. 1235) et le persan Jalâl al-dîn Rûmî (m. 1273), l'ancêtre des "derviches tourneurs". A partir du XIII^e s., le soufisme est l'apanage des confréries religieuses musulmanes, sorte de grands ordres religieux (mais laïcs) à organisation centralisée et rites propres, dont les principales sont les Qadiriyya, les Châdhiliyya, les Tījāniyya... Elles recouvrent progressivement tout le monde musulman et sont encore vivantes, surtout dans les campagnes et les milieux populaires, bien qu'elles rencontrent l'hostilité des mouvements réformistes et modernistes.

Il faudrait aussi parler de la philosophie musulmane (falsafa). Née au VIII^e siècle avec les traductions en arabe de la philosophie hellénistique, elle est illustrée successivement, en Orient par Kindî (m. 873), le "philosophe des Arabes", les persans Farabi (m. 950) et Ibn Sîna (Avicenne, m. 1057), l'inventeur de la distinction entre l'essence et l'existence ; au Maghreb et en Andalousie par Ibn Baja (Avenpace, m. 1138), Ibn Tofayl (m. 1185), auteur du roman philosophique "Le Vivant, fils de l'Eveillé" (Hayy Ibn Yaqzân), où l'on voit un orphelin élevé parmi les animaux retrouver par sa seule raison toutes les vérités du Coran ; et surtout Ibn Rochd (Averroès, m. 1198), le "Commentateur" par excellence d'Aristote. Cette philosophie, de type scolastique, sera traduite en latin au XIII^e siècle et fécondera la recherche de S. Thomas d'Aquin et des autres théologiens de la Chrétienté médiévale. Mais en Islam, elle sera violemment combattue et condamnée, par Ghazali au premier chef, qui lui reprochera sa démarche purement philosophique, d'inspiration platonicienne, aboutissant à nier des dogmes coraniques essentiels en affirmant l'éternité du monde et la non-résurrection des corps, ainsi que le mépris des philosophes pour le Coran, dont les descriptions anthropomorphiques sont destinées au "vulgaire", le philosophe, lui, trouvant la vérité sur Dieu et le monde grâce à sa seule philosophie. Répudiée comme hétérodoxe, mais pillée par les théologiens, cette philosophie connaît aujourd'hui un regain de faveur auprès des universitaires musulmans.

Tout ce qui vient d'être dit concerne le monde musulman "sunnite", très largement majoritaire historiquement et géographiquement. Les doctrines particulières aux Kharijites n'ont qu'une importance secondaire et sont marquées par un grand souci de pureté rituelle. Les doctrines des Chi'ites sont un confluent de la pensée iranienne, de la philosophie hellénistique et de la mystique moniste. Le Mo'tazilisme y est en faveur. Les Chi'ites se sont scindés en deux grands rameaux : les Imamites, qui reconnaissent douze "imam-s" descendants et successeurs de 'Alî ; c'est la religion d'État en Iran ; et les Ismaïliens, qui ne reconnaissent que sept imâm-s qui sont répandus en Inde-Pakistan et en Afrique Orientale et dont font partie les fidèles de l'Agha Khan.

IV - L'ISLAM ET LE CHRISTIANISME

La rencontre de l'Islam avec le Christianisme s'est faite dès le début dans l'ambiguïté. Le Coran est visiblement attiré par les personnes de Jésus et de Marie. Le refus que Jésus ait pu se dire Dieu (5,116) vise à le désolidariser de ce qui semble un blasphème. Un verset célèbre proclame les Chrétiens les meilleurs amis des musulmans (5,82). Mais les "mystères chrétiens", Trinité, Incarnation, Rédemption par la Croix, sont formellement niés à travers la vision déformée que lui en présentaient les sectes hétérodoxes qu'il a rencontrées. Mohammed n'a jamais connu le véritable visage du Christ et du Christianisme. C'est pourquoi aussi les Chrétiens ne se reconnaissent pas dans ce qui dit le Coran du Christ, du Christianisme, de l'Évangile, et des Chrétiens. Mais l'Islam, dans sa propre définition à la fin de la révélation coranique, se veut religion complète, définitive et universelle. Si les Chrétiens bénéficient en pays musulman d'un statut de "protection" (dhimma), il reste que le vrai Christ et le vrai Évangile sont ceux du Coran, et que le Christianisme, comme religion de salut (comme "Loi"), a été

abrogé et assumé par l'Islam. De plus, après Mohammed, la rencontre des deux religions s'est faite presque continuellement dans l'hostilité, militaire ou polémique.

Les grandes conquêtes musulmanes des premiers siècles se font en grande partie au détriment des pays chrétiens. Au Maghreb, les Églises de Cyprien et d'Augustin sont progressivement étouffées et disparaissent complètement au XII^e siècle. En Orient, les Églises sont enkystées dans l'Empire musulman, réduites au statut de "minoritaires" (Coran, 9,29) et ne survivent qu'anémiées et renfermées sur elles-mêmes. L'offensive des Croisades, à son tour, laisse encore aujourd'hui des traces profondes de ressentiment. Si le Moyen-Age a vu se développer des cas de symbiose et d'échanges culturels (Sicile, Naples, Espagne) ou commerciaux (Venise et les Républiques maritimes), la Chrétienté occidentale, l'Espagne de Charles-Quint entre autres, n'a cessé de menacer le monde musulman. L'invasion coloniale a été sentie comme l'offensive des Chrétiens (roumis), quelle que soit la foi ou l'incroyance de ses promoteurs, et la lutte pour l'indépendance a toujours eu un aspect de "guerre sainte".

Dans un tel climat, la compréhension réciproque et la reconnaissance des valeurs de "l'autre" étaient pratiquement impossibles. La polémique et l'apologétique sévirent des deux côtés. Du côté chrétien, elles commencent dès le début en Orient, avec S. Jean Damascène, Théodore Abou Qorra (VIII^e s.) suivis de nombreux auteurs arabes ou byzantins. Mohammed est un faux-prophète : les Musulmans sont des "Agaréniens", fils d'Agar et d'Ismaël et comme tels exclus du salut ; on entend prouver que, puisque le Coran appelle Jésus le Verbe de Dieu, les musulmans doivent reconnaître sa divinité, etc... En Occident, le climat des Croisades donne naissance à d'absurdes légendes (le "Roman de Mahon (Mahomet)" "dans la légende dorée" de Jacques de Voragine) : Mohammed est une idole adorée par les musulmans, ou un cardinal apostat... On se soucie cependant de mieux connaître l'Islam et le Coran est traduit en latin dès 1141 sous l'égide de Pierre le Vénérable, abbé de Cluny. Mais c'est pour mieux le réfuter. Et les réfutations du Coran se succèdent au cours des siècles, avec les noms de Nicolas de Cues, Jean de Ségovie, Denys de Chartreux, Ludovico Marracci, sans oublier Luther et nombre de réformés. On note bien une plus grande compréhension chez un Raymond Lulle (XIII^e s.), et chez les missionnaires dominicains et franciscains qui parcourent le monde musulman d'un bout à l'autre, sensibles à la fidélité des musulmans à leur foi et à leur culte. Mais Mohammed est toujours un pseudo-prophète, sinon un démon incarné, la bête de l'Apocalypse ou l'Antéchrist. Au XVIII^e s., le déisme rationaliste des philosophes du "siècle des lumières" verra volontiers dans l'Islam le modèle de la religion rationnelle. Napoléon participe à cet esprit. Les romantiques, anglais ou français, du XIX^e siècle feront de Mohammed un héros de l'humanité. Mais, au sein de l'Église, l'expansion missionnaire des XIX^e et début du XX^e siècle se fera sur la toile de fond d'une théologie restrictive du salut et des religions non chrétiennes, condamnées, et l'Islam au premier rang, pour leur soi-disant immoralité. Le dernier grand représentant de cette lignée polémiste, si l'on excepte l'œuvre récente et partielle qui est signée Hanna Zacharias, est le P. Lammens, jésuite belge de Beyrouth (m. 1937), grand érudit mais caustique et partisan. Au cours des XIX^e et XX^e siècles également, les travaux scientifiques de l'Orientalisme occidental apportent de précieuses lumières sur les origines et l'histoire de l'Islam, mais, croyants ou incroyants, ils expliquent la prophétie de Mohammed par le jeu de facteurs pathologiques (hystérie, épilepsie, refoulement sexuel...) ou purement humains, surtout l'évolution économico-sociale de l'Arabie du VII^e s, selon les schémas marxistes.

L'ouverture à une vision plus chrétienne de l'Islam plus objective et plus bienveillante est l'œuvre, entre plusieurs autres, de Louis Massignon (1883-1962). Grand érudit et grand chrétien, revenu à la foi de son enfance par le contact avec l'Islam, ami et exécuteur testamentaire du P. de Foucault, il consacre sa vie et son œuvre scientifique à révéler au monde chrétien les valeurs de l'Islam, sa mystique en particulier. Pour lui, l'Islam est l'héritier des promesses faites à Ismaël (Genèse 16,11-20 ; 21,17-20 ; 25,12-18) et Mohammed un prophète négatif (qui nie de fausses formulations des vrais mystères). L'influence de L. Massignon est grande et plusieurs auteurs chrétiens reprendront et développeront les thèmes qu'il a esquissés (Y. Moubarac, M. Hayek, J. Ledit, J. Montchanin...) Mais des réserves seront faites par d'autres sur des points touchants au dogme chrétien et à la vision chrétienne de l'histoire du salut (J. Jomier, G. C. Anawati, A. D'Alverny).

Le concile de Vatican II profitera de ces recherches nouvelles et promulguera deux textes sur l'Islam, qui constituent la première prise de position officielle de l'Église envers l'Islam depuis treize siècles, et dans une volonté d'estime, de compréhension, de dialogue et de collaboration. Le premier texte se trouve dans la Constitution sur l'Église (Lumen Gentium n° 16) et situe l'Islam comme la première des religions monothéistes non bibliques. Le deuxième, plus long et plus important, est dans la Déclaration sur les relations de l'Église avec les religions non chrétiennes (Nostra Aetate n° 3) : il relève les principaux points doctrinaux communs aux deux religions, sans ignorer les divergences

fondamentales, et surtout il invite chrétiens et musulmans à oublier le passé, à se mieux connaître et à collaborer pour le progrès spirituel et moral de l'humanité.

Du côté musulman, l'ouverture se fait encore plus tardive. Pendant treize siècles, les polémistes musulmans répondirent aux polémistes chrétiens, avec quelques rares exceptions comme Ghazâli (mais dans un ouvrage reconnu récemment comme apocryphe). Le Christianisme est, sinon du polythéisme (adorer trois dieux), du moins une prétention illégitime à l'union entre l'homme et Dieu, qui viendrait "habiter" (hulûl) dans l'homme. C'est une religion déviée, basée sur un Évangile falsifié (on aurait retrouvé l'Évangile authentique, parfaitement conforme au Coran : l'"Évangile de Barnabé", en réalité un faux du XVII^e siècle par un renégat italien) opposée à la raison avec ses mystères irrationnels et trop "spirituels" pour s'intéresser au monde ici-bas. Cependant, tout récemment, plusieurs écrivains, égyptiens en particulier, s'efforcent de connaître le Christ et le Christianisme dans ses vraies sources et des voix se font périodiquement entendre pour un dialogue et une collaboration entre les deux, sinon les trois, religions se réclamant du monothéisme d'Abraham.

Il est vrai que les temps ont changé. Avec la fin des périodes coloniales et anti-coloniales, l'Islam et le Christianisme sont en rapport pacifique, même si les conflits locaux (Sud-Soudan, Biafra) prennent parfois une coloration religieuse. Les deux religions sont affrontées à des problèmes communs dans un monde en voie de sécularisation. Et surtout, le monde musulman consacre toutes ses forces à sortir du sous-développement, tandis que l'Église, par ses Papes et autres responsables d'Églises, par ses organisations d'entraide, est de plus en plus considérée comme un facteur de paix et de service. Les deux mondes, chrétiens et musulmans, se compénètrent dans une large part : émigration de travailleurs et d'étudiants musulmans en pays chrétiens ; coopération culturelle et technique de chrétiens en pays musulmans, sans oublier la diffusion irrésistible de la pensée occidentale, sinon chrétienne, en pays musulman.

Le dialogue entre chrétien et musulman se nouera le plus naturellement au niveau des problèmes humains, personnels ou collectifs, et de la promotion totale des personnes et des peuples. Il pourra, si l'interlocuteur musulman y invite, porter sur les problèmes religieux communs : la foi en Dieu dans un monde non-croyant, la relation à Lui dans la prière et le service des autres, la recherche de Sa volonté sur chacun. Quand aux problèmes "confessionnels", si l'interlocuteur les aborde, soit par curiosité bien intentionnée, soit par intérêt vital, on pourra toujours y répondre loyalement, tout en respectant le degré de culture religieuse de l'autre, en confessant ce que l'on croit, en rectifiant les fausses interprétations de notre foi, en reconnaissant volontiers les valeurs de l'Islam et en nous retrouvant ensemble dans une commune recherche de la volonté de Dieu sur chacun de nous (c'est le sens étymologique du mot "islâm"). On se rappellera surtout que les musulmans ne percevront le Christ de l'Évangile qu'à travers ce qu'en vivent les Chrétiens.

Robert CASPAR



S. M. A. Comprendre 20, rue du Printemps PARIS C. C. P. : 15 263 74
--